

CULTURE ZERO

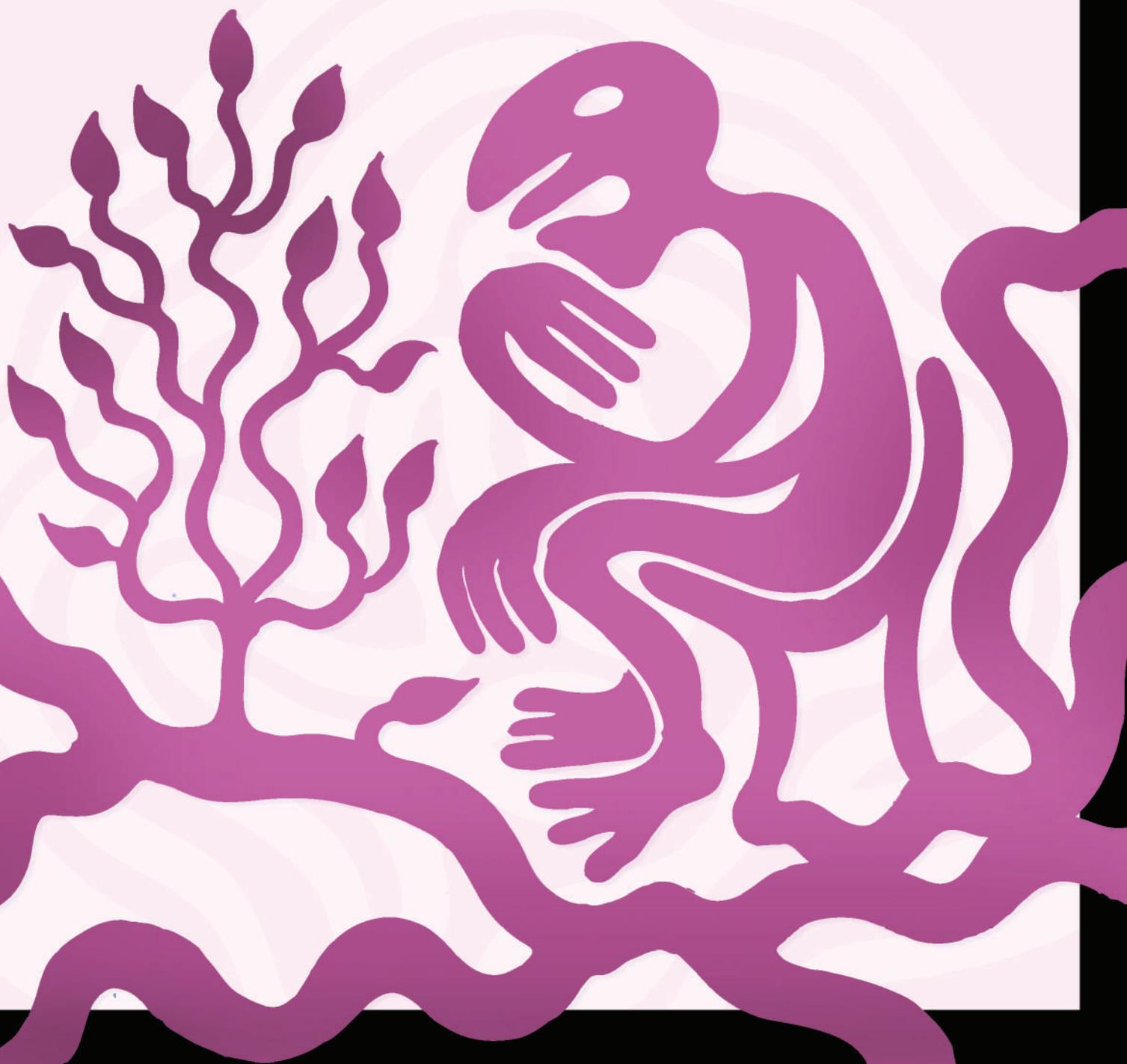
LE MAGAZINE QUI QUESTIONNE LA CULTURE

N°1
Février
2018

CULTIVER LA SOLITUDE

ARTICLES DOSSIER CHRONIQUES ILLUS

POURET PAR LES CITOYENS



AU PROGRAMME

CHRONIQUES

P.2 QU'EN DIT LA PHILO ? par Maëlig Feron

P.15 ARC ET TYPE par Guillaume Lambot

P.19 LA CHRONIQUE LUDIQUE par Elsa Nouvet

P.20 LA CHRONIQUE LITTERAIRE par Elsa Nouvet

ARTICLES

P.3 SAVAN THEORY OF HAPPINESS par Maelig Feron

P.11 LA SOLITUDE, UN PRIVILEGE DE RICHE ? par Maelig Feron

P.13 COMMENT CULTIVER SA SOLITUDE DANS L'ESPACE PUBLIC ? par Gwendoline Rovai

DOSSIER

P.4 ME, MYSELF & JANE par Panagiotis Giannakakis

MULTI-MEDIA

Tout au long de ce numéro, tu trouveras des codes qui te renverront vers des contenus multimédia (musique, vidéos, ...) qui accompagneront ta lecture.

Pour découvrir ces contenus, il te suffit de te rendre sur www.culturezero.be et de taper le code dans la barre de recherche prévue à cet effet (la loupe en haut de la page, sur laquelle il te suffit de cliquer).

Une playlist t'y attend pour accompagner ta lecture. Le code : **ALONESOUNDS**

ILLUSTRATIONS
& TYPES HAND MADE
BY ZEPHYR
et GREG DASS

Elit@

CULTURE ZERO 1

Bonjour à toi et bienvenue dans les pages de ce premier numéro de Culture Zero.

Mais Culture Zero, késako ? C'est un magazine citoyen ouvert à tout.e.s proposé par l'ARC (Action et Recherche Culturelles asbl pour ceux qui ne connaissent pas). Ce magazine a pour but de permettre à chacun.e de s'exprimer ou d'exprimer son point de vue sur un sujet de société afin de faire réfléchir un peu et de proposer des choses en dehors des grands médias.

Chaque numéro est réalisé de manière collaborative, du choix de la thématique au produit fini. L'équipe se retrouve toutes les 3 semaines pour avancer et créer en tenant compte des envies et des compétences de chacun.

Pour cette première édition, l'équipe (dont tu trouveras une élégante présentation en quatrième de couverture) a choisi comme thématique « cultiver la solitude ». Dans un monde hyper-connecté où tout va très vite, ce fut l'occasion de questionner de près comme de loin l'importance (ou non) de prendre le temps de se retrouver face à soi-même. Le résultat se trouve dans les pages qui suivent, que nous vous invitons à découvrir sans plus attendre !

Bonne lecture.

L'équipe Culture Zero :

Guillaume
Amiël
Anne
Gwendoline
Ghazaleh
Greg
Zephyr
Elsa
Pana

PS : Si tu te sens seul.e et que tu désires rejoindre l'équipe pour le prochain numéro n'hésite pas et contacte-nous à l'adresse info@culturezero.be ! On attend tes talents de graphiste, écrivain, journaliste, enquêteur, bédéiste, illustrateur, chanteur, dresseur de puces... surprend nous !

Qu'en dit la philo ?

AVIS ÉCLAIRÉS ET ÉCLAIRANTS SUR LA QUESTION

POUR ARISTOTE :



Selon Aristote, philosophe du IV^e siècle avant notre ère, l'Homme est un animal politique. Il est fait pour vivre en société. Plus qu'une nature, c'est un prérequis à son humanité : en dehors de la société, l'Homme est un être dégradé.

“ A l'évidence la cité fait partie des choses naturelles, et l'Homme est par nature un animal politique ; si bien que celui qui vit hors cité, naturellement bien sûr et non par le hasard des circonstances, est soit un être dégradé, soit un être surhumain !”

SELON ROUSSEAU :

Selon Rousseau, philosophe des Lumières adepte, comme ses autres collègues de l'époque, des « expériences de pensée », si l'on devait imaginer un homme précédant toute existence sociale, cet homme « naturel » serait bon. Il vivrait seul et se suffirait à lui-même. Il ressent de l'amour pour lui-même et de la pitié pour l'autre.

Ces deux sentiments, l'amour de soi et la pitié de l'autre, garantissent la survie de l'espèce : les hommes ne s'entre-tuent pas sans raison et se préservent du danger.



C'est la société - et, précisément, la propriété - qui va corrompre l'homme et le faire sortir de cet état naturellement bon. La propriété va engendrer des rapports conflictuels et des sentiments négatifs envers l'autre, amenant avec elle la nécessité d'une instance gouvernante régulatrice : c'est l'apparition du pouvoir.

D'APRES SARTRE :



“ L'enfer, c'est les autres “. On connaît tous cette célèbre phrase du philosophe, issue de la pièce de théâtre “Huis clos” qu'il écrit en 1943. Si on s'arrête à cette simple phrase, on conclura très vite qu'il est plus que nécessaire de cultiver la solitude, rempart contre la souffrance que nous inflige autrui.

Mais il faut, en réalité, nuancer cet adage et le replacer dans la pensée plus complexe de l'auteur. Pour Sartre, il n'a jamais été question de s'abstraire de la compagnie de ses semblables. L'homme vit en société, cet état de fait ne doit pas être remis en cause. Ce que nous dit le philosophe ici, c'est que l'homme se connaît avant tout à travers le regard des autres : nous sommes incapables d'établir une vérité sur nous-même qui ne soit pas influencée par ce que l'autre voit de nous.

En résumé, l'enfer c'est les autres, précisément parce que les autres sont les miroirs déformés de nous-même.

POUR SCHOPENHAUER :

Selon Schopenhauer, les hommes doivent être ensemble, mais à distance raisonnable les uns des autres pour être heureux :

« Le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur propre intérieur, pousse les hommes les uns vers les autres; mais leurs nombreuses qualités repoussantes et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau.

La distance moyenne qu'ils finissent par découvrir et à laquelle la vie en commun devient possible, c'est la politesse et les belles manières »



SAVAN THEORY OF HAPPINESS

Dis moi qui tu fréquentes je te dirai qui tu es

Pour la majorité d'entre nous, le bonheur reviendrait à vivre avec des gens (mais pas trop) et multiplier nos interactions sociales avec eux.

C'est tout du moins la théorie proposée par Satoshi Kanazawa et Norman Li à l'issue d'une étude réalisée sur 15 000 individus, entre 18 et 28 ans, et dont les résultats ont été publiés fin février 2016 dans le British Journal of Psychologie. Les deux scientifiques, spécialistes en psychologie de l'évolution respectivement issus des universités de l'Arizona et de la Stevens Institute of Technology, cherchaient à établir des relations entre niveau de bonheur ressenti et comportements sociaux.

Les résultats sont - presque - sans appel. La majorité des individus interrogés affirment être plus heureux en compagnie des autres, mais dans un environnement modérément peuplé, à l'écart de nos grandes villes.

Une des explications possibles de ce phénomène, proposée par les deux scientifiques, serait à chercher du côté de l'évolution : fût un temps, aux origines de l'Homme, se retrouver en groupe n'était pas une activité nonchalamment programmée pour un samedi soir plus festif, mais une question de survie. Avec peu d'avantages physiques comparé aux autres animaux qui peuplaient la savane, l'Homme n'avait d'autre choix que de vivre en tribu pour faire le poids face à ces prédateurs. N'oublions pas qu'en matière d'évolution, le premier commandement, absolu, irrévocable, moteur de tout comportement, reste le même pour toutes les espèces : survivre, et faire survivre ses congénères. L'Homme serait ainsi génétiquement programmé pour rechercher la compagnie de ses pairs - en dépend la survie de ladite espèce.

Une réminiscence de ces instincts primaires contribuerait donc à perpétuer les traditions ancestrales, et à nous pousser dans le premier bar venu à chaque vendredi soir qui arrive.

Pourtant, quelques irréductibles ne se plieraient pas à cette généralité, et auraient plutôt tendance à cultiver la solitude. Les individus plus intelligents - tout du moins, au QI plus élevé que la moyenne - auraient en effet besoin de réduire les interactions

sociales avec leurs proches pour parvenir au bonheur. Ils seraient, par contre, plus enclins à vivre dans de grandes villes très peuplées - où les interactions sociales prolongées sont paradoxalement moins nombreuses que dans les villages et villes moyennes - et à aimer ça.

«Les individus plus intelligents - tout du moins, au QI plus élevé que la moyenne - auraient besoin de réduire les interactions sociales avec leurs proches»

Leur cerveau serait, en fait, plus en mesure de s'adapter à ce nouvel environnement, de supporter des stress nouveaux en les relativisant et de recréer des interactions sociales différentes de ce que l'Homme connaissait au départ. Contrairement aux personnes avec un QI moyen ou inférieur à la moyenne, qui auraient tendance à recréer les environnements qu'elles connaissent depuis toujours, et auxquels elles sont mieux adaptées, les cerveaux plus intelligents seraient mieux armés pour supporter avec sérénité des situations qui ne correspondent pas à leur programme de départ :

« Le cerveau humain répond à l'environnement actuel comme s'il était l'environnement ancestral - comme si nous étions toujours des chasseurs-cueilleurs vivant dans la savane africaine », expliquait Satoshi Kanazawa au Huffington Post. « le cerveau a des difficultés à appréhender et gérer des entités et des situations qui n'existaient pas dans l'environnement ancestral ». Mais pas celui des personnes au QI élevé, donc.

De là à en déduire que les personnes plus intelligentes sont responsables de l'urbanisation sauvage de notre planète et donc sa destruction, il n'y a qu'un pas.... Donc, pour vivre heureux ensemble, vivons idiots.



ME MYSELF & ♥ JANE ♥

Nous allons voir ce qu'est devenue l'idée de changer le monde. Ceci est l'histoire extraordinaire d'une jeune femme et de son rêve de changer la société américaine des années 70. Son échec illustre le remplacement de l'idée de changer le monde par l'idée de se changer soi-même.



Jane Fonda est la fille du fameux acteur de son époque Henry Fonda et de Frances Ford Brokaw, une femme issue de la haute société canadienne. Elle a vécu toute son adolescence à New York. Quelques années plus tard elle a commencé des études universitaires au Vassar College, qu'elle abandonnera. Lee Strasberg professeur et fondateur de Actors Studio, l'une des écoles d'art dramatique parmi les plus réputées au monde, est celui qui a changé le destin de Jane. Après une pièce montée à des fins philanthropiques, où Jane joue avec son père, Strasberg lui confie qu'elle a un talent extraordinaire. Quelques années plus tard, sept nominations et deux oscars gagnés, Jane Fonda devient une personnalité mythique de l'histoire hollywoodienne.

L'histoire de Jane Fonda semble féerique vue de loin. Toutes les stars ont des vies qui font rêver. Cependant la réalité est bien différente. Le passé de Jane marqué par un des événements les plus choquants de l'histoire des États-Unis. La guerre du Vietnam marque la première défaite de l'une des deux super-puissances mises en place après la seconde guerre mondiale. Nous allons voir comment Jane s'est retrouvée au milieu d'un conflit qui a changé pour toujours l'image des États-Unis à travers le monde.

Les premiers à résister au rôle des États-Unis dans la guerre du Vietnam sont les jeunes Américains. Aux alentours de 1970, les sociétés bouillonnent, que ce soit au bloc de l'Ouest ou de l'Est, le printemps de Prague, les 68tards en France, les black panthers etc. Nixon devient président des États-Unis en 1969 en faisant référence à une «majorité silencieuse» contre tous ces mouvements révolutionnaires et qui veut surtout que les États-Unis prolongent la guerre au Vietnam. Les étudiants américains protestent encore plus face à cette décision et organisent le fameux mouvement contre la guerre du Vietnam.

Jane a 32 ans à l'époque et elle fait partie de la résistance à la guerre. Un an plus tard, en 1970, elle part avec une équipe de cinéastes au Vietnam. L'objectif de cette expédition est de voir ce qui s'y passe réellement. Washington se voit accusée de propager des informations fausses sur la réalité de la guerre et plusieurs personnes voyagent au Vietnam pour voir la réalité de leur propres yeux. Bob Hope, comédien et ami de Richard Nixon, y part lui aussi plusieurs fois au et il fait partie de la propagande pro-guerre de Washington. Face à cette propagande, Jane et

son équipe essayent de faire contrepoids avec un film qui s'appelle F.T.A. et qui selon l'équipe veut dire «Free The Army», selon les opposants «Fuck The Army».

Le film présente une réalité alternative à celle de Washington et ses supporters. A Hanoï, Jane et son équipe révèlent que l'armée américaine commet ce qui ressemble à des crimes de guerre. L'armée américaine vise les digues et les barrages du fleuve rouge afin d'affaiblir la résistance vietnamienne. De plus, Jane part à la rencontre des vietcongs et elle se retrouve face à face avec des prisonniers de guerre américains qui ne semblent pas avoir été torturés comme le prétend Washington. Enfin elle se confronte aux idéaux des guerriers vietnamiens, qui la déstabilisent complètement, comme elle le raconte quelques années plus tard dans son blog officiel :

«C'est arrivé lors de mon dernier jour à Hanoï. J'étais épuisée et une épave émotionnelle après ces deux semaines... Le traducteur m'a dit que les soldats voulaient me chanter une chanson. Il a traduit et c'était une chanson sur 'Oncle Ho' qui a déclaré l'indépendance de leur pays sur la place Ba Dinh de Hanoï. J'ai entendu ces mots : «Tous les Hommes sont créés égaux ; ils ont certains droits ; parmi ceux-ci sont la vie, la liberté et le bonheur. Ce sont les mots prononcés par Ho lors de la cérémonie historique. J'ai commencé à pleurer et à applaudir. Ces jeunes gens ne devraient pas être notre ennemi. Ils célèbrent les mêmes valeurs que les Américains. Les soldats m'ont demandé de chanter pour eux en retour... J'ai mémorisé une chanson intitulée 'Day Ma Di', écrite par des étudiants sud-vietnamiens contre la guerre. Je savais que je la massacrais, mais tout le monde semblait ravi de cette tentative. J'ai fini. Tout le monde riait et applaudissait, y compris moi même... Voici mon meilleur souvenir de ce qui s'est passé : quelqu'un (je ne me souviens plus qui) m'a conduit vers l'arme, et je me suis assise, riant encore, applaudissant encore. Tout n'avait rien à voir avec l'endroit où j'étais assise. Je ne pensais même pas à l'endroit où j'étais assise. Les caméras ont flashé... Il est possible que ce soit une mise en place, que les Vietnamiens aient tout planifié. Je ne saurai jamais. Mais s'ils le faisaient, je ne peux pas les blâmer. Si j'ai été utilisée, j'ai permis que cela arrive ... un lapsus de deux minutes qui va me hanter pour toujours ... Mais la photo existe, délivrant son message indépendamment de ce que je faisais ou ressentais. Je porte ceci lourdement dans mon



coeur. Je me suis excusée à plusieurs reprises pour toute douleur que j'ai pu causer aux militaires et à leurs familles à cause de cette photo. Ce n'était pas du tout mon intention de causer du mal.»

Cet événement a marqué doublement notre star : d'une part il abolit complètement l'idée des gentils Américains qui se battent contre les méchants communistes Vietnamiens et d'autre part il marque le début d'une période où Jane se voit accusée de traître à la nation par les supporters de la guerre.

Dès son retour aux États-Unis, Jane se fait attaquer par l'establishment américain mais aussi par la gauche américaine. Les uns pointent du doigt sa photo sur l'arme antiaérienne et les autres lui reprochent de ne pas mettre tout à fait en avant l'oppression américaine face au mouvement contre la guerre. La Maison Blanche et le FBI ont particulièrement ignoré son activisme et elle a été surveillée, harcelée et même faussement emprisonnée par le Federal Bureau of Investigation (FBI). Pendant la guerre au Vietnam, le FBI et le Pentagone ont répandu des mensonges sur elle qui ont prospéré dans certains quartiers de droite et se sont même glissés dans la mémoire populaire. De l'autre côté, Gregory Corso, un poète du mouvement «beat», l'a interpellée lors d'une de ses présentations en lui disant qu'elle ne parlait pas de la répression de la jeunesse américaine, de la fusillade de Kent State University et de manière générale de la force armée

utilisée contre ceux qui protestent contre la guerre mais aussi luttent pour d'autres valeurs comme les droits civiques.

Vu l'ampleur et la réaction répressive sur les mouvements qu'elle défendait et sur son propre activisme, Jane a remplacé son rêve de changer le monde par l'idée de se changer elle-même. Après tout, se changer individuellement ne serait-il pas un moyen de changer le monde ? Face à la complexité et les répercussions imprévisibles de l'action collective et de l'activisme, ne serait-il pas mieux de travailler sur son propre corps ? Nous n'avons pas tellement de contrôle sur le monde, donc notre corps reste le dernier refuge sur lequel nous avons une prise. Pour Jane, ce changement se traduit par son intérêt pour l'aérobic et sa carrière sur le travail de son corps. Vidéo après vidéo et livre après livre elle développe cette idée. Elle avait des citations plus motivantes que le conseil Pinterest fitness-inspecteur des cheerleaders. Que vous ayez besoin de conseils d'entraînement (transpirer ou pas !), D'astuces diététiques (tout le son de blé, tout le temps !), ou que vous parliez d'être votre meilleur ami (fuck the patriarchy !), Jane a une petite blague pour vous. De plus, sa positivité implacable vous donnera au moins envie de vous lever et de faire quelque chose, même si ce n'est pas de l'entraînement. Tout l'enthousiasme pour le bien-être dont vous pourriez avoir besoin se trouve dans cette nouvelle idéologie mise en avant par Jane, qui en fait sa nouvelle carrière.

Cette ère du travail et du changement de soi n'est pas juste l'affaire de Jane. La Zumba, le Yoga etc. en sont des produits. Le vide qu'occupent les hippies qui ont raté leur révolution face à l'oppression se remplit par un individualisme radical avec un marketing Zen et des valeurs occidentales. En réalité ce qui s'est produit est tout à fait stupéfiant.

À la fin des années 1920, un engouement pour la forme physique gagnait l'Inde. C'était quelque chose de complètement nouveau pour la société indienne et c'était dirigé par un célèbre gymnaste appelé Professeur K.V. Iyer. Il avait été inspiré par les idées occidentales d'Eugen Sandow et, comme Sandow, il avait transformé l'exercice en un devoir à la fois physique et moral. Iyer se décrivait modestement comme ayant «un corps que les dieux convoitent» et se donne le titre «l'homme le plus parfaitement développé de l'Inde».

Ce qui rendait le corps d'Iyer fort et attirant pour de nombreux Indiens n'était pas seulement physique. C'était aussi une manière d'exprimer le nationalisme croissant et la haine de la domination britannique. Les nationalistes indiens étaient très conscients de la façon dont leurs maîtres coloniaux rejetaient tous les Indiens comme un peuple faible et dégénéré - Baden Powell, militaire britannique (et créateur du scoutisme par ailleurs), les appelait «affaiblis». Un corps puissant était une façon de défier cela en termes physiques.

En 1927, le journal populaire Vayayam - Le Body Builder - a déclaré que sa mission était «d'élever l'Inde de la boue de la décadence physique». K.V. Iyer était très conscient du paradoxe - que les Indiens utilisaient des idées européennes d'exercice physique pour défier leurs maîtres coloniaux européens. Et à la fin des années 1920, il a fusionné ses théories de la musculation basées sur des modèles occidentaux avec les idées spirituelles du Yoga. L'objectif était de créer ce que l'un des plus proches collaborateurs d'Iyer appelait «une culture de la culture physique», qui avait délibérément des racines dans le passé de l'Inde. Ils l'ont appelée «l'école de culture physique yogique».

C'était quelque chose de très nouveau - qui avait très peu à voir avec le yoga traditionnel tel qu'il était pratiqué depuis des siècles. Pourtant, c'est la racine de presque tout le yoga moderne pratiqué aujourd'hui en Europe et en Amérique. Une telle idée est une hérésie à ce qu'on appelle les «fondamentalistes

du yoga» dans l'ouest aujourd'hui qui décrivent le yoga comme ayant une antiquité particulière qui remonte à des milliers d'années. Mais récemment, un professeur de yoga et universitaire appelé Mark Singleton a écrit un livre fascinant et saisissant qui défie cette idée de front.

'WEAKNESS IS SIN, DISEASE IS DEATH.'
MAKE HEALTH AND STRENGTH YOUR BLOOD
AND SHADOW.
ABSOLUTE SUCCESS I GUARANTEE.



Stop worrying! about your fallen health, thinness, wasting, anaemia, nervous-debility, weakness, constipation, dyspepsia, acidity, flatulence, asthma, corpulence, or any other organic trouble.

Perhaps you are continuously seeking health and strength in pills and potions. *Stop!* before you drug yourself to death. I will cure your ailments even if they are chronic,

'AMICUS HUMANI GENESIS'

through yogic therapy and make you *wonderfully muscular and strong* through the most scientific, practical and quickest way possible.

Write at once for my book '*The acme of physical perfection*' written in a beautiful and lucid style and illustrated with more than 30 full-page photographs of myself and my pupils and printed on nice art-paper in rich photo-brown. Send only 6 annas in Stamps, and the book shall be delivered at your door.

Prof. K. V. Iyer.
 Physical Culture Correspondence School.

Singleton remonte à l'Inde des années 1920 et 1930 et montre en détails médico-légaux comment le yoga moderne a été construit à partir des idées occidentales de la gymnastique et d'un nationalisme politique indien moderne.

Il souligne que le yoga traditionnel a très peu de poses - et que la plupart d'entre elles sont des variations sur la posture de méditation assise. Pendant des centaines d'années, dit Singleton, le yoga n'a pas porté sur la forme physique mais sur un système de méditation et de recherche philosophique. Dans un brillant travail de détective, Singleton continue à montrer comment, dans les années 1930, une histoire spirituelle totalement fictive a été créée pour ce nouveau genre de Yoga - qui a ensuite permis de le vendre à l'ouest comme quelque chose d'ancien et de mystique.

Au Palais Jagannathan à Mysore, le Maharaja était un fanatique de fitness, il a installé un gymnase et a invité K.V. Iyer à venir enseigner son corps là-bas. Comme Singleton le montre, dans la pièce à côté se trouvait un professeur de yoga inconnu appelé T. Krishnamacharya, qui a ensuite pris la culture physique yogique inventée par Iyer - et l'a poussée beaucoup plus loin. Il en est sorti une forme de yoga radicalement physique qui est à la base de presque toutes les formes modernes de yoga, comme le Power Yoga, qui ont saisi l'imagination occidentale.

Ce qui rendait cela si attirant en Occident, c'est que Krishnamacharya a dit que son système avait cinq mille ans et était basé sur un texte ancien appelé Yoga Kurunta. Il avait d'abord entendu parler du texte, a-t-il dit, quand il a appris le système par un gourou dans les montagnes du Tibet. Il était alors revenu et avait «découvert» une copie du Yoga Kurunta, vieux de cinq mille ans, dans une bibliothèque de Calcutta, qu'il avait ensuite transcrite. Étrangement, personne n'a jamais vu le texte original. Malheureusement, lorsque ses disciples ont demandé à le voir, Krishnamacharya leur a dit qu'il avait été mangé par des fourmis.

Code : Krishnamacharya

Gertrude Bell, analyste politique, archéologue, alpiniste, espionne et fonctionnaire britannique, est morte en Irak en 1926 après avoir pris une overdose de somnifères. Personne ne sait si c'était un suicide ou non. Ce qui est sûr c'est que sa mission en Irak avait échoué. Dans une lettre elle a écrit :

«Il n'y a aucun doute que nous avons fait une énorme erreur ici. Le système devrait changer et il doit toujours être complètement changé». À plusieurs égards, l'histoire de Gertrude Bell et de sa famille est aussi l'histoire de la chute de l'Empire britannique. Son grand-père était un riche industriel qui avait fait fortune dans le fer et l'acier. Il est ensuite devenu un puissant politicien du Parti libéral, aidant à créer la vision globale de l'Empire sous Disraeli.»

Dans les années 1920, Bell luttait pour maintenir cette vision globale face à la crise économique et à l'opposition politique en Grande-Bretagne - et elle a échoué. Étrangement, c'est sa demi-sœur, Mary, qui montrerait la voie à suivre pour la prochaine étape de cette vision globale - une vision mystique

du monde dans lequel les individus du monde entier ne sont plus dominés par le pouvoir politique. une vague, une force spirituelle. C'était la philosophie du Nouvel Âge - et le Yoga allait jouer un rôle central dans cette nouvelle idéologie. L'aîné des enfants de Mary Bell était sir George Trevelyan, qui allait devenir l'un des fondateurs du mouvement New Age en Grande-Bretagne. L'idée directrice centrale du mouvement était que le monde allait vers un nouvel âge dans lequel les sociétés et les nations fragmentées et divisées disparaîtraient. Ce serait une «unité» - une unité avec tous les peuples de la terre, avec la nature et avec votre propre corps. L'expression concrète la plus ancienne et la plus puissante de ces idées est la Fondation Findhorn. C'était une communauté rurale en Écosse qui a été créée pour créer un modèle pour ce genre de monde unifié. Sir George Trevelyan a aidé la Fondation Findhorn - et a inlassablement promu la vision d'un avenir alternatif pour le monde.

Code : Sir-George-Trevelyan

Ce qui est fascinant, c'est qu'aucune de ces personnes n'est hippie - ce sont simplement les enfants désillusionnés de l'empire britannique. Cependant, le mouvement ne pouvait pas se transformer par les vieilles idées de santé et de forme physique parce que dans les années 1930, elles étaient devenues inextricablement liées au nationalisme - surtout dans le culte nazi de la forme physique et du surhomme. Du coup ils ont adopté le yoga.

L'histoire du Yoga est aussi alambiquée et déformée que les positions de ses disciples. Pour la plupart, derrière ces idées se cache l'Empire britannique. Ces idées ont balayé l'Inde et ont fait partie d'un nationalisme qui a remis en question la domination britannique. Ensuite elles ont été vendues à l'ouest sous une forme nouvelle - un mysticisme qui a donné un but et un sens à une génération nostalgique post-impériale. Aujourd'hui, le yoga s'est à nouveau transformé. Une grande partie de la mystique du nouvel âge qui y est liée a disparu, et à une époque d'individualisme intense où les gens se sentent plus démunis, le corps humain est devenu le dernier territoire de résistance. Nous vivons l'empire du soi dont le Yoga et d'autres idéologies individualistes sont devenus le système administratif qui le contrôle.

En 1988, Jane est revenue sur les faits et sa photo au Vietnam et regrette de ce qu'elle a fait :

«Je voudrais dire quelque chose aux hommes qui étaient au Vietnam, que j'ai blessés, ou que j'ai fait souffrir à cause de choses que j'ai dites ou faites. J'essayais d'aider à mettre fin au meurtre et à la guerre, mais il y avait des moments où j'étais insouciante à ce sujet et je suis vraiment désolée de les avoir blessés. Et je veux m'excuser auprès d'eux et de leurs familles. Je vais mourir en regrettant toujours la photo de moi sur un canon antiaérien, qui ressemble à une tentative de tirer sur des avions américains. Ça fait tellement du tort aux soldats. Cela a galvanisé une telle hostilité. C'était la chose la plus horrible que j'aurais pu faire. C'était juste irréfléchi.»

Dans un monde infiniment complexe, nous avons tous abandonné notre rêve de changer le monde. Nous nous sommes réfugiés dans notre individualité et le travail et la sécurité du contrôle de notre corps. Nous avons abandonné la politique et l'action collective parce que nous n'y voyons aucun intérêt, car nous concevons la société comme un système composé d'agents libres, d'individus. Pourtant le pouvoir et la violence existent toujours et la force des idées n'a jamais cessé d'influencer le monde que nous habitons.

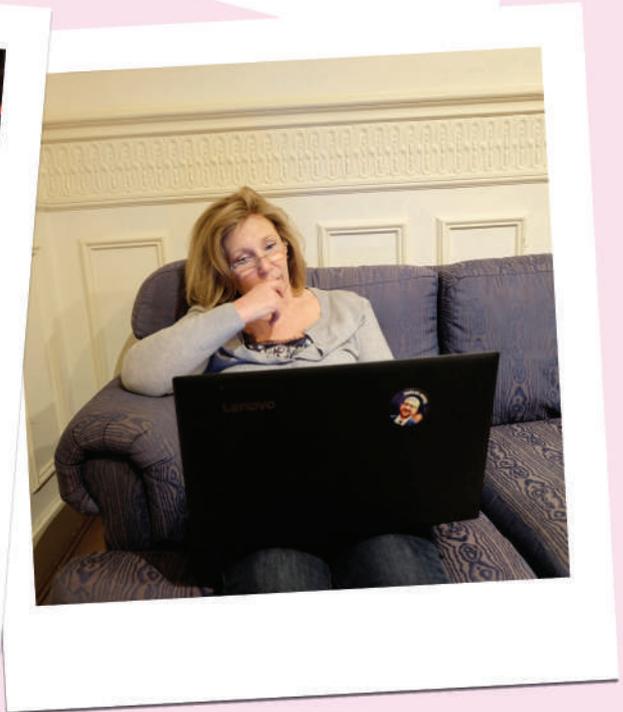
Enfin dans les années 1950, l'Amérique a entrepris de créer la démocratie en Syrie, mais cela a conduit au désastre. Ce n'est pas le seul facteur qui a conduit à la violence et à l'horreur de la dictature d'Assad, mais ses conséquences imprévues ont joué un rôle important dans la formation de la paranoïa fébrile en Syrie à la fin des années 1950. Et tandis que les puissances occidentales ne se souviennent plus de cette histoire, les Syriens le font sûrement. L'homme qui avait initialement créé la vision du Baath, Michel Aflaq, a été contraint à l'exil en Irak. Il est mort en 1989 - un homme triste, convaincu qu'Assad avait détruit son rêve d'un monde arabe uni et confiant.

Les Baathistes irakiens détestaient les Baathistes syriens et ils ont embrassé l'exilé Aflaq. Après sa mort, ils lui ont construit un grand mausolée à Bagdad. Voici une photo de ce qui est arrivé au mausolée en 2006 (code : **photo-aflaq-bagdad**). Il a été transformé en salle de sport pour les troupes américaines envahisseuses. Vous pouvez voir la tombe d'Aflaq derrière les poids et le baby-foot. Une idée de transformation du monde avait été remplacée par une autre. Nous cultivons dorénavant la solitude

en espérant un jour changer le monde partagé.



Moment Solitude



Ac



ZERO 1

LA SOLITUDE

UN PRIVILÈGE DE RICHE ?

Nous pensons tous savoir ce qu'est la solitude. Nous l'avons tous vécue, à un moment ou un autre. Qu'elle soit volontaire ou subie, ressentie ou réelle, il semblerait que la solitude ne soit pas élitiste. Mais sommes-nous réellement égaux devant elle ? On parle aujourd'hui de « droit » à la solitude. Quel est-il ? Existe-t-il pour tous ? Est-il vécu par tous de la même manière ?

La solitude est définie en premier lieu par les dictionnaires, comme l'absence des autres : « État de quelqu'un qui est seul momentanément ou habituellement ». Dans ce sens, la solitude serait un état durant lequel nous ne sommes pas en lien avec l'autre, ni physiquement, ni virtuellement. Une solitude qui pourrait ainsi être choisie par le sujet souhaitant s'isoler des autres. Une solitude potentiellement bénéfique, ressourçante, créative, prônées aujourd'hui comme nécessaire pour se reconnecter à soi-même. S'extraire momentanément du regard des autres pour retrouver qui l'on est, renouer à son imaginaire, ou simplement se reposer un instant des contraintes sociales.

Cette forme de solitude reste cependant rare, voire inaccessible pour certains d'entre nous. Il semblerait qu'elle ne soit pas également distribuée entre tous. Pensons en termes de logement : l'espace coûte cher et les foyers avec des revenus moindres se partageront souvent de petits espaces. Avec une chambre pour deux ou trois enfants (et parfois plus), un kot pour quatre ou cinq colocataires, ou deux pièces pour une famille entière, la solitude devient rare. Un constat également valable pour l'environnement du logement : une villa coûte plus cher qu'un logement en appartement (à localisation égale). Les logements sociaux sont souvent entassés les uns sur les autres, dans un environnement surchargé, où la solitude devient un luxe. Bien sûr, ce n'est pas une loi universelle. Certains logements en zone rurale peuvent être très peu chers et offrir beaucoup d'espace, dans des zones peu peuplées. Mais il semble juste de dire que l'argent peut offrir ce confort qu'est la solitude, là où la pauvreté la rend parfois inaccessible.

Ce sera d'autant plus vrai dans le cas des Sans Domi-

cile Fixe. A la rue, il n'y a pas de solitude concrète. Pas d'espaces où vivre totalement protégé du regard des gens. S'il est possible de dénicher des recoins plus ou moins abrités du regard des passants, ce sera, pour bien des SDF, soit dangereux, soit tout à fait impossible. La personne sans domicile est en permanence dans cet « espace public » que constitue la rue, dénué d'espace privé dans lequel s'isoler. Exposée constamment au regard de l'autre, elle est, paradoxalement, souvent fuie du regard. Sans espace privé pour se retrouver, le SDF vit prisonnier de ce double rapport de « visibilité - invisibilité » qui peut s'avérer très destructeur pour l'individu. Lorsqu'il échappe à la rue pour gagner un foyer, la proximité de l'autre sera, là encore, centrale et omniprésente, avec peu d'espaces privés et une intimité très relative.

«Avec une chambre pour deux ou trois enfants (et parfois plus), un kot pour quatre ou cinq colocataires, ou deux pièces pour une famille entière, la solitude devient rare»

Une solitude absente donc, et pourtant prônée comme essentielle aujourd'hui dans la « construction de soi ». Nous en parlons en introduction, cette solitude choisie, créative, qui ressource et permet de se reconnecter à son « moi », loin du regard de l'autre et des réseaux sociaux. Mais une solitude qui prend du temps : du temps de qualité, hors de l'urgence, de la préoccupation quotidienne, hors de la survie. Là encore, c'est un temps dont tout le monde ne dispose pas ; du temps qui devient difficile à dégager lorsque l'on cumule des emplois, que l'on travaille loin de chez soi, que l'on prend un job pendant ses études où lorsqu'on gagne un salaire minimum. Du temps que l'on passe à essayer d'économiser ou à s'inquiéter de savoir comment finir le mois. Là non plus, ce n'est pas une loi universelle. L'argent prend du temps, et en avoir beaucoup peut aussi signifier passer beaucoup de temps à le gérer ou à le gagner. Mais ne pas en avoir semble rendre totalement abstraite cette idée d'une solitude bénéfique, volontaire et ressourçante.

Pour autant, la solitude n'est pas seulement l'absence physique des autres. Elle peut également être un sentiment, plus diffus, de souffrance, de

manque. L'absence de l'autre devient alors relative, se matérialisant surtout par un isolement affectif. Constamment au milieu des autres, le SDF souffre de solitude. Entassée dans une maison de repos, la personne âgée souffre de solitude. Au milieu de son quartier surpeuplé, dans sa chambre partagée, l'enfant peut souffrir de solitude. Dans les prisons modernes, les cellules surpeuplées qui semblaient dégradantes sont remplacées par des cellules individuelles hyper sécurisées ; plus propres, salubres : un faux luxe.

«L'argent isole, crée du vide affectif, autant que le manque d'argent»

Dans ces prisons, la consommation d'antidépresseurs augmente, les détenus souffrant du manque de contact avec les autres. La solitude affective n'est pas choisie, elle n'est pas positive, elle n'est pas ressourçante. Elle est subie, et il semblerait que, la concernant, les inégalités s'estompent. Les plus riches comme les plus pauvres peuvent se sentir seuls. L'argent isole, crée du vide affectif, autant que le manque d'argent.

La solitude peut ainsi prendre plusieurs formes : choisie, elle peut être considérée comme un privilège ; subie, elle semble traverser de manière universelle les strates de nos sociétés, indifférentes aux revenus et aux situations. Il paraîtrait alors nécessaire de créer des espaces de solitude autant que des lieux de socialisation ; garantir à tous un équilibre entre soi et les autres que nos sociétés semblent parfois négliger.

1 Définition Larousse 2017

2 *Les SDF et l'espace public, quelle place de la République ?*, Franck Leibundgut, Mémoire Master « Urbanisme » Paris XII, 2009



COMMENT CULTIVER SA SOLITUDE DANS L'ESPACE PUBLIC

Où, ailleurs que chez-nous, disposons nous d'espaces pour prendre du temps pour cultiver notre solitude ? J'ai pensé que les parcs étaient des lieux propices à la contemplation et je me suis promenée sur les cartes bruxelloises fournies par l'IBGE pour voir où je pouvais aller facilement me relaxer en solo près de chez moi.

On connaît les méfaits de la « mauvaise solitude » et du sentiment d'isolement qui y est associé. Régulièrement pourtant, des discours sur les bienfaits de moments solitude choisie se développent. Ces moments seuls avec soi-même sont prônés, en particulier dans un environnement rythmé comme Bruxelles où l'on ne prend pas toujours le temps de s'arrêter. Récemment, des spots de promotion de moments d'ennuis pour les enfants passent même en boucle sur nos écrans. Message bien reçu, nous allons prendre le temps de nous recentrer sur nous-mêmes en nous imposant des pauses ressourçantes.

Alors bien sûr, nous pouvons faire ça chez nous et c'est ce que nous faisons la plupart du temps. C'est dans l'espace privé que l'on se pose sur son canapé et regarde le plafond en rentrant du boulot ou, que l'on s'arrête pour lire un bon livre.

Mais doit-on limiter l'expérience de la solitude choisie à nos salons ? Parce que d'abord, le privé ne garantit pas à tous de la même façon l'espace nécessaire pour s'isoler mais aussi parce que d'autres formes de solitude peuvent sans doute nous être bénéfiques et nous apporter une dimension supplémentaire au travail sur soi, ce serait bien dommage de se limiter aux espaces privés. D'autant plus que différentes formes de solution sont à la mode pour se reconnecter avec soi-même dans d'autres environnements que son petit nid et les offres de moments seuls en collectivité se multiplient. En hiver, des salles se remplissent de cycles de pleine conscience en tous genres, sortes de parcours initiatiques pour se retrouver et garder les pieds ancrés dans le présent et quand les beaux jours reviendront, c'est dans certains parcs de la capitale que l'on sera encadrés pour prendre soin de nous avec par exemple une panoplie de différents types d'initiation au yoga.

Et les beaux jours, c'est pour (presque) bientôt ! Dans une première étape vers la pleine conscience printanière, il faudra donc trouver un parc à proximité de chez soi pour pouvoir à force de salutations au soleil retrouver son moi. Et à Bruxelles, chanceux que nous sommes, la verdure ne manque pas ! « Bruxelles est l'une des capitales européennes les plus vertes. Une multitude de parcs et de jardins, des plus majestueux aux plus discrets sont présents aux 4 coins de la Ville. Chacun d'eux possède une histoire, un agencement, des sculptures, une architecture, des essences particulières... » En tout, 49 parcs et jardins sont répertoriés sur le site de la Ville de Bruxelles. Pour certains d'entre eux, comme le bois de la Cambre, le cimetière de Bruxelles ou un ensemble de différents squares, la ville a même réalisé des petits « manuels d'utilisation » très instructifs et qui permettent de cerner l'histoire et les particularités de chaque lieu.

Cela dit, si l'on regarde de plus près la distribution de ces espaces verts, le titre de « Bruxelles ville verte » mérite d'être circonstancié. L'Inventaire des espaces verts et espaces récréatifs accessibles au public de Région de Bruxelles-Capitales, rapport signé par l'Institut bruxellois pour la gestion de l'environnement en 2012, permet d'y voir plus clair dans cette jungle bruxelloise. Partant de l'idée qu'il s'agit d'un enjeu particulièrement crucial compte tenu du fait que « En milieu urbain, les espaces publics constituent un élément essentiel de la qualité du cadre de vie. (...) », l'IBGE entreprend d'évaluer l'accès quotidien des Bruxellois aux espaces verts et espaces récréatifs de proximité. Pour éviter de surévaluer la verdure Bruxelloise avec notamment de simples petits arbres décoratifs, seul les espaces verts supérieurs à 500 m² ont été considérés. Pour plus de détails de ce genre sur la méthodologie de l'étude et ses résultats, rendez-vous sur le site de l'IBGE, où l'ensemble du rapport est accessible.

Que ressort-il de cet inventaire ? Si Bruxelles confirme bel et bien sa place dans le top des villes Européenne avec le territoire le plus vert, il apparaît que ces espaces ne sont pas tout à fait répartis uniformément dans la capitale. « La carte fait état d'une géographie assez déséquilibrée des espaces

verts de proximité, évoquant une certaine analogie avec la structuration socio-économique de la ville. Le contraste est particulièrement prononcé entre la vallée de la Senne et le reste de la ville. Sur une bande large allant de Forest au sud à Neder-Over-Heembeek au nord, la disponibilité d'espaces verts est très faible. » Une subtile mise en évidence des quartiers le long du canal sur la carte, permet même de mettre en avant une pénurie importante d'espaces verts dans cette zone qui forme une partie du croissant pauvre de Bruxelles. Ainsi, les communes aux indices socio-économiques les plus bas font parties des zones ayant un accès à un espace vert moindre. On notera aussi que dans ces communes généralement densément peuplées, les jardins privés se font rares. On remarquera que plus au sud, certaines zones comme Uccle par exemple possèdent également un déficit d'accès à un espace vert de proximité mais les jardins privés ont tendance à compenser cette injustice...

Bruxelles ville verte, oui mais plus pour certains que pour d'autres donc, puisque, quelques zones sont moins bien fournies et parmi elles, celles qui comptent la population qui en tirerait le plus de bénéfices. La solitude choisie dans l'espace public n'est donc pas accessible à tous de la même manière.

Pour détailler cette réflexion, nous pourrions regarder de plus près les caractéristiques de ces espaces. En effet, si j'ai la chance d'avoir un parc dans mon quartier, pour atteindre ma pleine conscience, cela ne suffit pas. Il me faudrait des offres de cours de yoga, ou au moins un banc sur lequel me (re)poser. Les espaces verts bruxellois (comme définis par l'IBGE), recouvrent des réalités parfois très différentes : le cimetière de Laeken n'opère pas de la même façon sur les habitants du quartier que le parc du cinquantenaire. Si nous nous sommes limités à observer la distribution des espaces verts dans la ville, il serait également intéressant de se pencher sur leur organisation, le mobilier urbain dont ils sont constitués, leur heure d'ouverture et plus globalement leur mode de fréquentation.

Enfin, lorsque l'IBGE réalise son rapport, les espaces publics sont principalement vus comme des espaces récréatifs ou de socialisation. Les cimetières sont les seuls perçus comme des lieux d'activités solitaires puisque espaces de recueillement. Il semble que dans notre imaginaire collectif mais aussi dans la littérature, notre conception de l'espace public soit généralement liée à une activité collective. Avec le

développement des grands centres urbains et la tendance à avoir des espaces privés plus restreints pour une part importante de la population, il serait sans doute intéressant de penser la sphère publique aussi dans une perspective d'expérience plus personnelle.

De manière plus générale, la tendance des pouvoirs publics est au délaissement des espaces publics. Ceux-ci sont limités en grande partie à leur usage comme support à la mobilité, ou ils sont traités comme sujets de préoccupation pour des problèmes liés à la sécurité. Face à ce désinvestissement, c'est le secteur privé qui prend le relais et investit ces territoires. Il se réapproprie les lieux qu'il mute en espaces hybrides, sortes « d'espaces ouverts au public », réduisant drastiquement les prérogatives des espaces partagés qui deviennent des genres « de propriété privée de masse ». Parmi d'autres particularités de ces nouveaux espaces, on notera que les propriétaires peuvent sélectionner leurs fréquentations et leur imposer des règles comme par exemple l'obligation de consommation. Ces espaces semi-publics perdent ainsi les prérogatives fondamentales d'un espace entièrement public, c'est-à-dire la gratuité et l'accès en droit et en fait pour tout un chacun.

On l'observe donc, la question de savoir dans quelle mesure l'espace public peut ou doit nous offrir des espaces propices à la solitude renvoie à la question plus large de ce que l'on peut attendre de nos espaces publics et donc vers des réflexions autour de l'organisation même de nos sociétés.

Pour ce qui est du futur bruxellois en particulier, certaines politiques mise en place comme les contrats de quartier, cherchent à réinvestir certains espaces aux bénéfices des riverains. Reste à savoir si, au-delà de ces bonnes intentions, les mesures locales concrètement mises en places sont pertinentes et portent leurs fruits.

Sources :

<https://www.bruxelles.be/parcs-et-jardins>
BRAT (2009). Inventaire des espaces verts et espaces récréatifs accessibles au public en Région de Bruxelles-Capitale : Rapport final (décembre 2009), Résumé non technique, Niet-technische samenvatting, 72 pages.
http://document.environnement.brussels/opac_css/elecfile/Etude%20EV%20accessibles%202009%20FR
<https://monitoringdesquartiers.brussels/indicators/analysis/part-de-la-population-proximite-dun-espace-vert/>
<https://monitoringdesquartiers.brussels/maps/statistiques-environnement-bruxelles/espaces-verts-region-bruxelloise/part-de-la-population-proximite-dun-espace-vert/1/2012/>
Anne Wyvekens, Espace public et sécurité p.17.
<https://www.bruxelles.be/contrat-de-quartier-durable-bockstael>

ARC et TYPE : EN SOI

Cette chronique est une déambulation à travers un paysage formé de conglomerats d'écrits autour du thème de la solitude à la fois sentiment, sensation et dans sa pratique. Elle offre au lecteur un angle de vue singulier en laissant la place à l'expérimentation.

PARTIR DE RIEN...

Quand on est jeune, le problème numéro un qui se pose est celui du sens! Dans les sociétés dites primitives, on coupe court au questionnement par le rite du passage à l'âge adulte. C'est donc spontanément que vous décidez, tout aborigène que vous êtes de vous prêter à l'initiation en vous soumettant à l'épreuve prévue pour vous et qui varie selon les coutumes de la tribu où vous êtes né.

De la suspension du corps par des crochets à l'abandon volontaire dans une faune sans pitié vous obligeant à vous débrouiller seul pendant des semaines, en passant par la case envahie de fourmis et de guêpes agressives au possible, j'en passe et des meilleures, le jeune doit prouver son courage et se montrer digne d'être enfin considéré comme un membre à part entière de la société.

Nous occidentaux, ayant perdu en chemin beaucoup de nos rituels ancestraux en les mixant en une uniformisation globale du passage à l'adolescence, nous occidentaux disais-je, préférons de loin l'abus de boisson, la prise de risque inutile comme le *train surfing*, la délinquance, la drogue, la fête en général etc. Plutôt crever que de souscrire une seconde au modèle parental!

Le rite, ou plutôt la tendance, est toujours là mais le cadre, lui, visiblement s'est fait la malle.

C'est comme ça que ça m'est tombé dessus. Moi aussi j'ai pris part à ces orgies de rue bâtardes. Comme beaucoup d'entre nous il fallait se faire sa propre expérience entraîné par les autres ou par soi même vers les recoins sauvages. Dans un mouvement instinctif vers ce que nous montraient nos aînés. On allait à l'école, on la quittait enfant encore et on avait eu le temps d'aller nous enivrer. Déjà il y avait un malaise, le moment était suspect car très jeunes

nous y mettions du cœur.

Au bord du fleuve, nous étions salement grisés jusqu'à rentrer chez papa et maman ivres morts à coup de spiritueux bu à la sauvette, vite fait bien fait le vendredi après midi. Beaucoup de jeunes sont passés par là. Certains se souviendront avoir profané le mini bar ou la cave à vin en l'absence des parents. Quel délice...!

Ça sentait le flou l'adolescence! En rentrant à pied pendant des kilomètres la marche s'effectuait dans le vide de l'esprit. Ça tournait dehors et dedans à un tel point qu'il ne restait plus que l'herbe autour, le bas-côté, les voitures sur la nationale et le bruit des moteurs, du frottement de l'air sur les carrosseries. L'asphalte en graviers agglomérés scintillants. J'étais alors dans le sensible, juste avec la sensation sublime et monstrueuse. Le harcèlement nerveux parmi les fibres, filtré par les effluves d'alcool rendant l'expérience supportable. Les palpitations des canaux gonflés d'avoir bu. Il n'y avait que le corps immergé dans la substance et la conscience à son degré zéro, comme le nouveauté, en dehors de la pensée mais propulsé dans le monde, dépouillé des turpitudes de la vie qui surviennent en hypocrite.

L'alcool a cet avantage, peut être le seul puisqu'en général il pousse à la perte de contrôle ainsi qu'à l'isolement tant de l'esprit qu'en cellule de dégrisement, qu'il dresse des barrages contre le superflu et libère l'essentiel, dans un même mouvement.

RENCONTRE AVEC LA PLEINE CONSCIENCE

J'étais donc passé par ce phénomène étrange une fin d'après-midi classique pour notre génération apathique, de maigre joie, de sens manquant. C'était presque inattendu : enfin me semblait-il entre-percevoir une façon d'être nouvelle, une méthode. Celle-là même qu'en tant qu'éducateur je suis tenu d'appliquer. Cela a à voir avec la lisibilité de la pensée. Suivre son mouvement. En récolter les signes et s'en servir. Mais pour cela, encore faut-il qu'elle soit visible. Encore faut-il qu'elle se soit débarrassée de l'emprise du divertissement et de l'acharnement que nous mettons à ne jamais être seuls, à rester actifs, à éviter l'ennui à tout prix. À ce propos j'ai



peur, comme bien des collègues, d'être mis en échec par la téléphonie mobile qui porte bien son nom puisqu'elle mobilise l'attention des élèves. Mais pas dans le bon sens...

Bref! Certains intellectuels ont parlé de la nécessité de la solitude comme principe d'éducation par la contemplation, la méditation en orient, l'écriture de soi issue de la tradition occidentale. Des manières d'appréhender le monde en prenant du recul, en s'accordant des moments d'isolement afin de combattre ce que nous avons bien du mal à dominer lorsque nous sommes mis en mouvement lors de nos activités, j'ai nommé les passions, les aliénations, les encombrements et les saturations de la vie terrestre. Plus tellement à la mode les vieux principes...! Après tout, développer sa propre vision du monde relève de l'exercice de déminage de nos jours.

Pourtant si on y regardait de plus près, si on ouvrait les yeux, qu'on tentait de s'impressionner, d'insoler notre esprit de la réalité, elle prendrait une forme nouvelle, gorgée d'intérêt partout. Un supermarché c'est merveilleux, proche de chez nous, plein de couleurs, bourré de produits pour faciliter notre consommation quotidienne et nos besoin en protéines, sels minéraux, vitamines et autres fibres.

La déambulation dans mon supermarché, sorte de temple sans frais d'inscriptions, détient le meilleur moyen pour l'homme de la rue de faire l'expérience de la quiétude! Bien sûr il y a quelques in-

convénients. Une fois entré la transformation est immédiate. On se retrouve comme un rat dans un labyrinthe. La prochaine étape c'est de retrouver la sortie. Musique de merde, éclairages glauques, ambiance de morgue, par moment même le centre de la vision semble être attaqué. Machines à ventiler et défilés ininterrompus face à des boccas aux tons criards transforment illico l'individu lambda, qui n'a rien demandé à personne, en âme errante. J'y vais quand je veux précisément être seul. Je sais que personne ne m'adressera ne serait-ce qu'un regard avant de passer à la caisse, seul moment de sociabilité autorisé dans l'infrastructure.

-Ne me parlez pas vérole! Je fais mes courses!
Ceci dit ce n'est qu'un exemple somme toute banal. Combien n'ont pas écrit, filmé, chanté les louanges du supermarché depuis son apparition?

Un autre souvenir me propulsa sur ma terrasse, il y a de cela un peu moins d'une dizaine d'années.

J'observais des heures durant le mouvement des feuilles agitées par le vent, confortablement assis dans ma chaise de jardin, sur le balcon. Plus moyen de décrocher mon regard. Dans cet instant autistique inversé, complètement retiré de même-moi et focalisé sur l'extérieur, entrant en connexion avec les mouvements de lumière, mes yeux rivés sur cette infime ballet semblaient s'épancher à une source mystérieuse. Ces balancements nocturnes jouant à cache-cache avec les halos orangées des éclairages publiques finissaient par me parler.

Désormais, une fois à la maison la porte verrouillée derrière moi, plus envie de remettre le couvert dehors. Le climat finit toujours par clore le débat en cas de doute.

Appartement-bunker, tour d'ivoire, nid, laboratoire ou atelier. Ne pas déranger! Je me rends compte qu'il y a des lustres que je n'ai plus pris le temps. À cette pensée, j'ai peur qu'un jour quelques chose me fasse défaut. Un truc diffus que j'ai bien connu et qui se ferait sentir par son absence. Une sensation qui enfant s'emparait de nous sous sa coupe de promesses. Ça fait des siècles que je n'ai plus le temps de me pencher sur rien. Jamais plus je n'aurai le temps de regarder ce qui m'entoure si je n'y prends pas garde. Car je suis littéralement entouré d'engrenages. Tout essaye de m'inspirer. Tout me dit achète, communique, regarde, travaille, prépare, prévoit, - Dépêche.

Tout sera alors une longue et laborieuse suite de moments joyeux difficiles à extirper du minerai quotidien. A quoi bon... A trente ans et des poussières me voilà déjà résigné, *has been*.

DE L'HYGIÈNE

Ce besoin tant craint dont nécessite un être humain pour passer de l'action au repos, de l'application à la planification, de l'expérience à la méditation, être seul n'est plus alors synonyme d'angoisse ou d'isolement mais d'hygiène personnelle et de recueillement. Le paradoxe réside dans le fait qu'à notre époque l'homme moderne, jeune, frais, dynamique est souvent amené à parler de lui, à se montrer sur les réseaux sociaux, à se donner rendez-vous dans les bars, à participer à des réunions pour le boulot. C'est le soi social, le masque, la part visible. Sous ce climat, l'autre hémisphère de notre personne se trouve fatalement muselé dans cette course à la monstration, parfois plus qu'obscène sans faire trop de morale.

DANDIES

Pourquoi ne pas regarder du côté des Dandies. Pas ceux que nous croiserions dans les soirées mondaines ou les clips vidéo mais bien ceux qui furent peints par les romanciers et poètes de la littérature de la fin de siècle.

Ouvrant pour la première fois un livre intitulé «À rebours», je plongeai tout à fait par hasard dans le monde du retrait. Je lus quelques pages et je m'aper-

çus rapidement que le héros, appelé Des Esseintes, était la représentation parfaite de la vie d'une personne volontairement retirée de la société par dégoût et mépris d'elle. Dans sa maison isolée, il constitue l'agencement parfait de meubles, des mets, d'œuvres d'art, de lectures mais aussi de couleurs, de matière, de sons, de saveurs qui concordent en tous points à son paysage intérieur à la fois raffiné et décadent.

Il illustre le personnage du Dandy, solitaire et créateur, à ceci près qu'il ne désire plus la compagnie des siens. Le dandy, dont Charles Baudelaire fut le portraitiste le plus assidu, a besoin des autres. Il vit à travers leur regard par ses élans créatifs et scandaleux, ou par son silence. Il reste néanmoins à l'écart, décalé puisqu'il ne vit que d'oppositions à Dieu et au chaos en se constituant en être unique.

Dandy haineux, dandy artiste, il reste aussi l'ermite, emmitouflé d'objets sublimes, barricadé dans son propre musée comme Burt Lancaster dans *Violence et Passions* qui incarne un intellectuel résigné. Ayant abandonné tout désir de renouer avec l'humanité, il passe son temps à collecter des chefs d'œuvres oubliés du 18^{ème} siècle. Reclus dans son appartement, il se voit contraint d'accueillir une famille bourgeoise qui l'embrigade dans ses frasques tumultueuses. Face à cette famille à laquelle il finit par s'ouvrir et livre un fracassant: «... les corbeaux volent en bande, l'aigle s'élève seul dans le ciel...»

Toutes ces figures ont cela en commun qu'elles considèrent leur époque ainsi que leur propre vision du monde comme décadente. C'est parfois le sentiment que traverse une personne vivant parmi un tissu urbain, où, semble t'il, personne ne prend plus le temps de faire attention ni à lui-même ni aux autres. Rivés sur leurs petits écrans, comme absents, en permanence connectés avec tout et surtout rien. On leur a appris à ne plus être dans le réel... Autrement dit à vivre dans l'errance. Sommes-nous au début du 21^{ème} siècle ou à la fin du 20^{ème}? Parfois cette personne a du mal à voir l'avenir, à sentir le possible... Elle aspire à sa propre constitution dans un monde magmatique... Qu'enfin sa vision sorte du trouble et que sa pensée soit claire. Mais alors qui se reconnaît en elle?

Cultivons notre singularité, entourons-nous du beau et du terrible! Que notre monde soit une création permanente. Artificiel peut être mais chaque parcelle sera en résonance avec qui nous sommes. Avec le reste de l'univers, plus de raison de baisser

le regard! Nous serions désormais en mesure de le fixer droit dans les yeux. Soyons calmes, observant et observateurs.

QUELQUES LIGNES DE FUITE

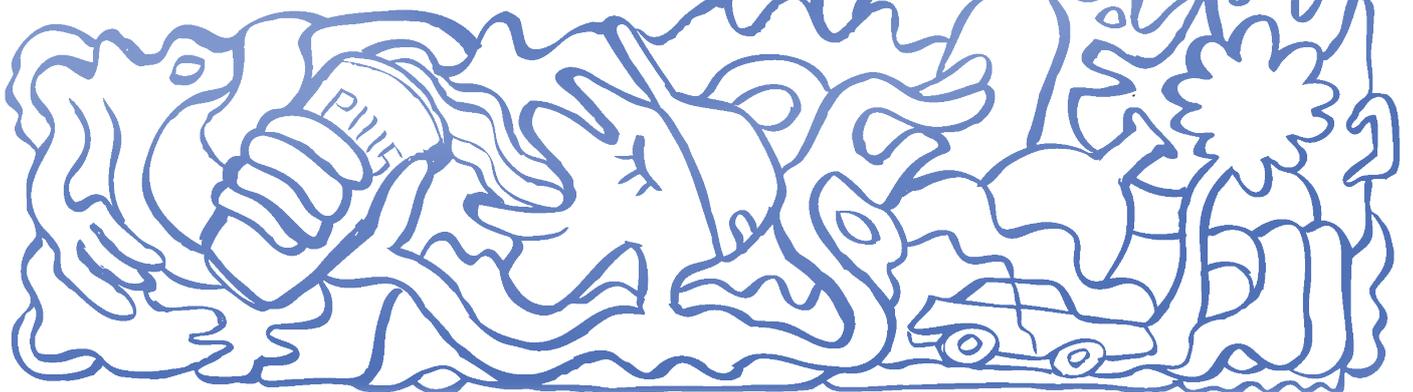
Sortir promener entre 1 heure et 3 heures dans la nuit et avoir la ville à soi, savourer quelques bières en écoutant les remous du fleuve ce soir c'est moi qui préside, vagabonder dans les soirées, rentrer dans une fête ou on n'a pas été invité, s'accorder le bénéfice du hasard, ne pas avoir à choisir un interlocuteur en particulier, parler à une personne ou à un groupe...

Laisser l'ordi tourner en éteignant toutes les lumières, bercé par la musique qu'il diffuse ainsi que par la faible lueur qu'émet l'écran projetant les objets en ombres apaisantes.

Si vous êtes en descente des gens comme H. Thompson vous conseilleront d'allumer votre télé entre deux canaux et de rester tranquille à observer la neige des photons s'écraser sur l'écran. Lancez «*Shine a light*» des Spiritualized et éteignez votre foutu téléphone PAR PITIÉ!

Ce texte a également été conçu d'après un fragment «L'écriture de soi» reprenant les notions d'hypomnêmata, collecte de fragments marquants recueillis après avoir été lus ou entendus, d'anachorèse, retrait érémitique. «L'écriture constitue une épreuve et comme une pierre de touche: en portant au jour les mouvements de la pensée, elle dissipe l'ombre intérieure où se nouent les trames de l'ennemi».

- «Le sens du bonheur, chap.23 la nécessité d'être seul» Jiddu Krishnamurti, 2006.
- «On boit ensemble, mais on est saoul tout seul». Interview de A. Blondin par S. Gainsbourg dans l'émission Lunettes Noires Pour Nuits Blanches du 08/04/1989.
- «Dits et Écrits, Tome IV, L'Écriture De Soi» Michel Foucault, 1983.
- «Citizen Kane» Orson Welles, 1941.
- «De La Guerre» Bertrand Bonello, 2007.
- «Gruppo di famiglia in un interno» Luchino Visconti, 1974.
- «À rebours» Joris-Karl Huysmans, 1884.



CHRONIQUE LUDIQUE HiHiHi

VENDREDI OU L'ART DE JOUER SEUL



Vendredi profite paisiblement de sa solitude, sur son île, son chez-lui....

Malheureusement sa quiétude sera troublée par l'arrivée d'un certain « Robinson Crusoé », qui

en plus d'être intrusif, s'avère être complètement incapable de s'en sortir seul.

Afin d'aider Robinson à quitter l'île (et surtout de retrouver votre bénéfique solitude), vous lui apprendrez les rudiments de la survie contre les dangers de l'île.

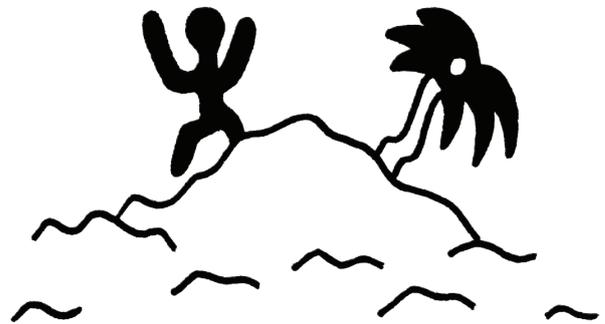
Si Robinson réussit à survivre et à vaincre deux pirates coriaces (et pas tendres pour un sous) à la fin de la partie, il quittera l'île avec succès et vous retrouverez enfin votre quiétude.

Vendredi est un jeu solo, où il faudra aider Vendredi à rester « solo »

Un petit jeu de deckbuilding*, avec 4 niveau de difficulté (chouette, si on accroche au jeu), qui se joue seul (ce qui est assez rare dans la catégorie de joueurs avertis).

*Deckbuilding :

Un mécanisme de jeu, où l'idée est de faire fi du hasard de la pioche, en construisant son « deck » (sa pioche personnelle), le premier jeu à avoir mis en avant ce mécanisme est « Dominion ».



Des films pour approfondir (autrement)

SHAME

MARY ET MAX

Un jour sans fin

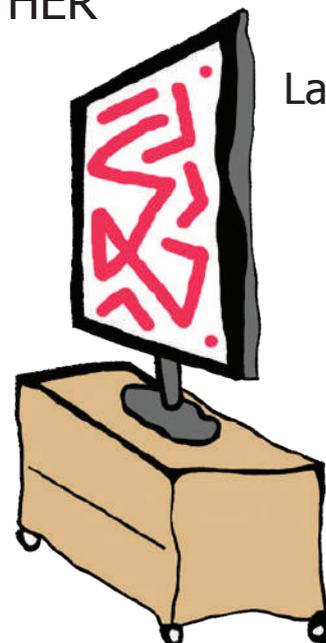
Into the Wild

La solitude des
nombres premiers

HER

La Route

Ghost Dog



La chronique littéraire

CHEZ SOI, UNE ODYSSEE DOMESTIQUE



« Au départ, il y avait mon envie de défendre ces plages de temps où on n'est là pour personne »

Chez soi : une odyssee domestique nous apprend à reconsidérer son intérieur comme d'un espace à l'écart de la vie sociale : « aimer

rester chez soi, c'est se singulariser, faire défection. C'est s'affranchir du regard et du contrôle social ». C'est enfin pouvoir retirer sa perruque, dégrafer son soutien-gorge, retirer son uniforme inconfortable et enfiler ses pantoufle, faire respirer son corps....

« Vouloir rester chez soi, s'y trouver bien, c'est dire aux autres que certains jours-certains jours seulement-on préfère se passer de leur compagnie ; et cela, pour se consacrer à des occupations, ou pire, à des absences d'occupation qui leur paraîtront incroyablement vaniteuses ou inconsistantes. »

Ce livre voudrait dire la sagesse des casaniers, injustement dénigrés (en tout cas souvent dévalorisé par rapport à la figure de l'aventurier, du voyageur, du fêtard...) Mais il explore aussi la façon dont ce monde que l'on croyait fuir revient par la fenêtre. Difficultés à trouver un logement abordable, ou à profiter de son chez-soi dans l'état de « famine temporelle » qui nous caractérise. Ramifications

passionnantes de la question « Qui fait le ménage », persistance du modèle du « bonheur familial », alors que le bonheur est vécu de façons bien plus multiple...

Autant de préoccupations à la fois intimes et collectives, passées ici en revue comme on range et nettoie un intérieur empoussiéré : pour tenter d'y voir plus clair, et de se sentir mieux.

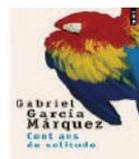
Mona Chollet convoque la philosophie et l'architecture, le féminisme et le droit au logement, Instagram et le travail du dimanche... Et cite, pêle-mêle, Gaston Bachelard et Georges Perec, Raoul Vaneigem et Virginia Woolf, Nicolas Bouvier et Betty Friedan... Cet ouvrage nous fait considérer autrement le « Chez soi » : qu'on se le dise, notre table basse est, elle aussi, politique.

Chez soi : une odyssee domestique, Mona Chollet, La Découverte, 2016

PLUS DE LECTURE



Le diable, tout le temps, Donald Ray Pollock, Le livre de Poche, 2012



100 ans de solitude, Gabriel Garcia Marquez, Edition du Seuil, 1995



La constellation du chien, Peter Heller, Actes Sud, 2013



Wild, Cheryl Strayed, Edition 10-18, 2014



Le désert des tartares, Dino Buzzati, Le Livre de Poche, 1995



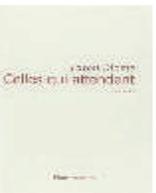
Du domaine des murmures, Carole Martinez, Gallimard, 2011



La cote 400, Sophie Divry, Edition 10-18, 2013



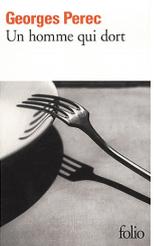
Les chaussures italiennes, Henning Mankell, Point, 2011



Celles qui attendent, Fatou Diome, Flammarion, 2010



Les heures souterraines, Delphine de Vigan, J.-C. Lattès, 2009



Un homme qui dort, Georges Perec, Gallimard, 1990



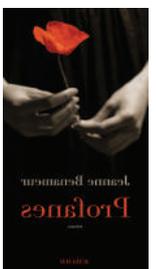
Les vacances de Bitchy Bitch, Roberta Gregory, Vertige Graphic, 2002



Les huit montagnes, Paolo Cognetti, Stock, 2017



L'étranger, Albert Camus : accompagné des dessins de José Muñoz, Futuropolis, 2012



Profanes, Jeanne Benameur, Actes Sud, 2013



Dans les forêts de Sibérie, Sylvain Tesson, Gallimard, 2011

CULTIVER LA SOLITUDE
LASSEAU LITUDE
LA SOLLE Y TUDE
L'ENNUI EST LE VÉRITABLE
ENNEMI



CULTURE ZERO

LE MAGAZINE QUI CULTIVE LA QUESTION



MAËLIG

«Comme mes proches en ont marre de m'entendre râler, je me suis dit que ça pouvait être sympa de partager mes griefs sociaux à plus grande échelle.»

GWENDOLINE

«Je m'appelle Gwendoline, j'apprends la naissance d'un magazine Arc lors d'un stage d'écriture organisé par l'asbl cet été. Comme j'ai du temps et j'aimerais m'impliquer davantage dans l'association, je décide de me lancer dans l'aventure. Je découvre lors de la première réunion une équipe diversifiée et dynamique qui me motive à continuer le projet !»



ZEPHYR



Artiste bruxellois fondateur de l'asbl Kool Kids Klub pratiquant le dessin, la peinture, la gravure et la musique. Attiré par les couleurs et les formes il pratique un art spontané laissant ainsi une grande place au moment présent dans ses créations.

GUILLAUME

En tant qu'artiste, Guillaume LAMBOT trouve dans l'écriture une manière de tisser des liens entre sociabilité et pratique artistique. Se redonnant ainsi accès à des terrains en friche puisqu'ils tendent tous à disparaître.



PANA

«Certains disent que je suis un espion dormant du KGB, d'autres que je suis pour l'introduction de la Chine et de la Russie à l'OTAN. Un jour on a même cru que j'étais le créateur du Bitcoin. Tout ce que je sais, c'est que je porte le nom Pana... ou Thalès».

ELSA

«Envie de participer à ce projet de partage de données, de mise en relation, de m'insérer dans le fil que tisse «Culture Zero». Bibliothécaire et ludothécaire, transmetteuse pour ceux qui ont envie de capter !»



ANNE



«Il y a plus d'un an, je devais animer un magazine de l'ARC. J'ai foiré le projet, du coup je suis contente de participer à celui-ci. Merci d'avoir gardé le titre !»



GHAZALEH

← gentils →
ANIMATEURS



GREG

arc

Action et Recherche Culturelles asbl



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES